précisément par la richesse de ses sources historiques, et qu'il existe, sur le sujet, un nombre très important de travaux de fond et de longue haleine, fruit des recherches d'historiens tels que D. Ayalon, E. Ashtor et J.C. Garcin, pour ne mentionner qu'une petite minorité parmi les chercheurs contemporains. On peut se demander alors si une investigation sérieuse dans ce domaine, même limitée aux événements politiques et militaires, peut être envisagée sans qu'il soit tenu compte des résultats de ces travaux, sans que soient prises en considération et analysées les données économiques, sociales et mentales actuellement disponibles.

Cette réserve mise à part, l'ouvrage de R. Irwin présente des qualités indiscutables. Même si le spécialiste n'y trouvera pas de nouvelles données historiques ni de nouvelles perspectives, le livre n'en offre pas moins des renseignements bibliographiques abondants, et la mise au point chronologique de chaque période est d'une utilité certaine.

Pour les non-spécialistes, le livre sera une bonne introduction à l'histoire des Mamluks, à celle de la Méditerranée du Bas Moyen Age et à celle de la période de la fin de la présence des croisés en Syrie et en Palestine. Le style narratif de l'auteur est agréable, et l'absence, dans le récit, de mention de l'année de l'hégire et de translittération scientifique des mots et des noms arabes en rend la lecture plus facile. Dans l'ensemble, voici une histoire des Mamluks Baḥri que le lecteur même non-anglophone, aura un plaisir certain à lire.

Maya SHATZMILLER
(University of Western Ontario)

Charles PELLAT, *Cinq calendriers égyptiens*. Le Caire, I.F.A.O., 1986. XXVIII + 277 p., dont 43 p. d'index et 26 p. de glossaire.

Charles Pellat, qui avait déjà publié en 1961 le *Calendrier de Cordoue* et en 1979, dans les *Annales Islamologiques* XV, le calendrier agricole de Qalqašandī, présente ici au lecteur le texte arabe et la traduction de deux versions, l'une longue, l'autre courte, du calendrier d'Ibn Mammātī dans *Qawānīn al-dawāwīn*, du calendrier du *Minhāǧ* d'al-Maḫzūmī, du calendrier d'al-Maqrīzī figurant dans les *Ḫiṭaṭ*, et d'un calendrier anonyme de la Bibliothèque Nationale à Paris.

La présentation de l'ouvrage, comme c'est toujours le cas à l'I.F.A.O., est très soignée, même si la transcription choisie est curieusement à mi-chemin entre celle de l'*Encyclopédie de l'Islam* et celle d'*Arabica*. Après une introduction et une bibliographie riches, on trouve face à face, à droite le texte arabe avec notes infrapaginales d'édition, et à gauche le texte français avec notes infrapaginales de traduction. L'emploi de deux polices typographiques différentes permet de distinguer les deux versions d'Ibn Mammātī. La correspondance entre les divers computs est toujours indiquée. De même, le glossaire général très complet que Ch.P. a rédigé est à double entrée, le terme est donné en caractères arabes sous sa racine et parallèlement en transcription avec traduction et références au texte et à l'index général. Ce dernier rassemble certains termes génériques et concepts sous le vocable arabe, les noms propres et noms de lieu arabes, ainsi que la plupart des termes et concepts exprimés en français dans la traduction,

BCAI 5 (1988) Ch. Pellat: Cinq calendriers égyptiens, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

chaque terme étant suivi d'une explication détaillée et de références bibliographiques. L'historien, l'astronome, l'agronome et le lexicographe, ainsi que tous ceux qui travaillent sur les soins du corps ou sur la fiscalité, trouveront leur pâture dans ces instruments généreusement mis à leur disposition.

Quelques suggestions peuvent pourtant être faites à l'auteur, mais sur des points secondaires ne portant pas à conséquence. Dans des textes que Ch.P. qualifie d'égyptiens, la traduction du terme *baḥr* par « mer » ne s'impose pas toujours, et il serait souvent préférable de traduire par « Nil » puisque la mer est désignée plus précisément dans le texte par *al-baḥr al-māliḥ* (21). Pour le 28 novembre (p. 26), je proposerais « les habitants du littoral maritime quittent leurs ribats » et j'annulerais la note (2). La remise en état de défense de la flotte et des ports de guerre se fait d'ailleurs en mars (p. 52 et 56). Ce dernier passage où l'on parle de flottes venues des territoires byzantins, de l'Egypte et du Maghreb (traduction à modifier), pourrait signifier qu'il s'agit là d'une interpolation syrienne, alors que dans le calendrier de Maqrīzī (p. 118) le contexte égyptien est formel.

A la fin décembre dans le calendrier court, je remplacerais (p. 36) la traduction « on laboure les berges puis on y fait passer la herse et on nettoie » par « on fait une brèche dans les digues et ensuite on herse et on nettoie les champs »; ce sont de ces brèches dans les digues qu'il est question dans le même calendrier en février (p. 44 et 48). Le terme arabe *wād(in)*, pluriel *awdiya*, est traduit (p. 44) par vallée ou (p. 64) par « wadi », mais *anhār* est traduit (p. 67) par « oueds » et (p. 72) par « cours d'eau », toutes traductions attestées, mais le choix ne semble pas déterminé par le contexte. Toujours dans le calendrier court en avril (p. 60), je traduirais « pour le (le bois d'acacia) faire descendre sur le Nil jusqu'au quai de la ville de Miṣr »; c'est là, en effet, que se trouvait l'arsenal dans les premiers siècles de l'islam. Au mois de juin (p. 78), il est aussi question des marchandises que l'on envoie au Caire « du Sa'id et du Delta » plutôt que « des régions du Sud et du littoral », voir également Maqrīzī, mai-juin, (p. 125). Dans le même mois (p. 80), « il n'est pas mauvais d'aller au hammam en fin de journée » est tombé de la traduction. En juillet, pourquoi traduire *ṭāʿūn* par « choléra » alors que cette maladie est plutôt désignée par *wabā'*. Au mois de juillet (p. 87), on pourrait, avec prudence, proposer une autre traduction : « on rédige au Caire les édits et les lettres ordonnant au gouverneur de la Gharbiyya et à ses subalternes d'y procéder à l'achat des fèves pour la nourriture des bovins dans les ports militaires, que Dieu les protège, et à l'entretien des puits ». Dans le calendrier anonyme de Paris (p. 168), la traduction « les vers à soie sont éduqués » étonne à première vue.

Enfin, à propos du premier de l'an juif (p. 12), je proposerais une autre lecture du texte arabe qui permettrait de traduire plus logiquement « ils partent en pèlerinage conduits par leurs notables, *bi'l-zuʿamā'* ».

Cet échenillage n'a pour but que d'aider tous ceux, très nombreux, que de tels textes passionnent, mais qui ne peuvent utiliser que la traduction. En ce qui concerne la transcription des mois syriens, différents en certains cas de celle qu'on est accoutumé d'entendre ou de lire dans les dictionnaires (*tašrīn* ou *tišrīn*, *naysān* ou *nīsān*), ainsi que la traduction des termes astronomiques et des noms de plantes (« colza » et « endives » sonnent curieusement à l'époque mamlouke), je laisse le soin de les commenter à des spécialistes.

BCAI 5 (1988) Ch. Pellat: Cinq calendriers égyptiens, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Quelle était la finalité de ces textes? La variété des computs, solaires ou lunaires, chrétiens, juifs ou musulmans, le retour régulier des travaux dans les champs, l'étalement des perceptions fiscales sur chaque type d'année, les risques d'épidémies et d'épizooties qui variaient selon les saisons, tout obligeait les responsables d'exploitations agricoles à disposer de tels ouvrages de référence aisés à consulter. Malheureusement, et Ch.P. le montre dans son introduction (p. x et xi), ces calendriers souvent recopiés et jamais repensés rassemblaient plusieurs strates de sagesse populaire. Le fermier égyptien qui vivait à l'époque mamlouke, d'instinct, ne prenait en considération que ce qui le concernait. De nos jours, un travail d'archéologue serait indispensable pour délimiter, identifier et dater chaque couche dans ce fatras de traditions assyro-chaldéennes, ouest-sémitiques (judaïques et syriennes), romano-byzantines, arabes et coptes.

Dans l'état actuel des travaux, il serait donc téméraire d'y chercher une preuve absolue pour l'Egypte à une époque donnée de la culture de telle plante ou de la pratique de telle façon agricole sans recourir parallèlement à une confrontation avec des textes plus administratifs, comme ceux que publient Claude Cahen et Youssef Ragheb. Par ailleurs, on doit faire une large part au concept magique qui sous-tend ces textes, impliquant une harmonie entre le mouvement des astres, la domination successive de chacune des quatre humeurs du corps, le déroulement des quatre saisons de l'année, les aléas du climat, la nature particulière, sèche ou humide, froide ou chaude, de chaque aliment, et les oscillations perpétuelles entre ordre et désordre divin. Cette idée d'une correspondance étroite entre le temps circulaire du macrocosme, ciel étoilé, et le destin du microcosme, corps humain, tous deux témoins et objets de l'action des forces métaphysiques, était née au bord du Tigre et de l'Euphrate aux IVe et IIIe millénaires. Plus tard, elle fut combattue par les religions monothéistes qui restreignaient l'intervention du divin dans le monde sensible après la Création ou la limitait aux révélations des prophètes. Mais la piété populaire, notamment rurale, domestique ou féminine, demeura attachée à l'ancienne représentation du monde. On en trouve des résurgences dans ces calendriers comme dans les traités de magie. Dans les deux cas, s'y ajoutaient des références scripturaires à des traditions apocryphes juives, chrétiennes ou musulmanes. Des dates intéressant les trois grandes religions, par exemple celle du premier acte sexuel entre Adam et Eve, sont données avec précision. En revanche, aucune occupation intellectuelle ou religieuse n'est mentionnée, ni distribution d'aumône, ni lecture, ni prière, ni méditation, alors que chaque jour le lecteur sait s'il doit se baigner, faire l'amour ou se faire poser des ventouses.

Ces textes sont destinés à des propriétaires agricoles égyptiens, or aucune allusion aux prix de vente des denrées ne s'y trouve. Dans le manuscrit d'un autre calendrier égyptien que nous avions étudié naguère, l'auteur précisait pour chaque mois ce qu'il convenait d'acheter et de vendre, et indiquait le sens dans lequel le prix de chaque denrée avait des chances de varier. La mention des années de disette comme propices à un enrichissement rapide, à condition que l'on sût faire des stocks de grains en temps utile et s'en débarrasser avant l'arrivée sur le marché de la nouvelle récolte, laissait penser qu'il s'agissait d'une littérature destinée aux marchands de céréales citadins. Cela éclairait le mécanisme des crises frumentaires médiévales à Fusṭāṭ et au Caire, dans lesquelles la spéculation sur la hauteur de la crue ou l'importance de la récolte à venir jouait un rôle plus important sur l'offre que la situation réelle dans les silos.

BCAI 5 (1988) Ch. Pellat: Cinq calendriers égyptiens, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Il serait intéressant pour un jeune chercheur de rassembler des textes variés de calendrier, de les confronter entre eux ainsi qu'avec ceux des traités de magie domestique. Ainsi, il pourrait nous éclairer sur la gestion au quotidien de l'économie familiale. D'autre part, il mettrait en évidence l'image du monde visible et invisible qui hantait secrètement la conscience des individus quelle que soit leur appartenance confessionnelle officielle, image de deux mondes aux rapports étroits et mystérieux, image terrifiante qu'ils s'efforçaient d'exorciser par le recours continuel à des expressions codées et imposées témoignant leur abandon à la volonté du Dieu unique.

Thierry BIANQUIS
(Université de Lyon II)

Joseph CUOQ, *Islamisation de la Nubie chrétienne, VIIe-XVIe siècles.* Paris, Geuthner, 1986. 24 × 16,3 cm., 128 p., 1 carte.

Comment la Nubie, pays christianisé dès le milieu du VIe siècle, est-il devenu musulman? C'est cette mutation de toute une population, entre le VIe et le XIVe siècle que le P. Cuoq expose dans son ouvrage sur l'*Islamisation de la Nubie chrétienne.*

La Nubie se composait de trois régions distinctes : Marīs entre les première et troisième cataractes du Nil, le royaume d'al-Maqurra, capitale Dongola, et plus au sud le royaume de ʿAlwa. Seuls les Maqurrites furent un temps rattachés à Rome; dès le début du VIIIe siècle ils avaient embrassé le monophysisme comme l'avaient déjà fait Marīs et ʿAlwa.

Très tôt des heurts éclatèrent entre Nubiens chrétiens et Egyptiens musulmans : en 31/651 les premiers furent défaits à Dongola et durent accepter une convention de non-agression avec les représentants du Caire, le *Baqṭ,* convention qui était assortie d'accords économiques. Ceux-ci n'étant pas très régulièrement respectés, des Arabes en profitèrent pour venir en Nubie où ils acquirent des terres. Une convention analogue à ce *Baqṭ* fut passée en 734/116 entre le gouverneur d'Egypte et les voisins orientaux des Nubiens qui nomadisaient entre le Nil et la Mer Rouge, les Béja. Un siècle après, ces mêmes Béja devenaient de simples sujets des Arabes du nord, et ce furent des musulmans qui vinrent exploiter les mines d'or et d'émeraudes, récemment découvertes au sud d'Assouan, chez les Béja. Chez ces derniers, l'Islam s'implanta peu à peu grâce surtout aux mariages mixtes, et la route du pèlerinage passa par ʿAyḏāb, en plein pays béja.

Sous le gouvernement des Fāṭimides, les Nubiens furent invités à mieux respecter les accords du *Baqṭ* de 31/651, et même on demanda à leur souverain, le roi Georges, de se convertir à l'Islam. Bien entendu le roi Georges refusa : à cette époque, X^e-XIe siècles, l'église nubienne était encore très vivante.

La situation se détériora avec l'arrivée des Mamluks Baḥrides. Le sac du port de ʿAyḏāb par les Nubiens en 621/1272 provoqua une série d'incursions des troupes égyptiennes qui aboutirent à la chute de Dongola; quatre années plus tard le roi Dāwūd fut battu et la Nubie devint un protectorat égyptien. Enfin, en 1315, le dernier roi chrétien de Nubie, Karanbas, fut dépossédé de son trône. Le prince nubien qui lui succéda se convertit à l'Islam.

BCAI 5 (1988) Ch. Pellat: Cinq calendriers égyptiens, recensé par Th. Bianquis
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net